

CAROLANE BAYAMA-ZOLA

FRAGMENTS  
D'UNE VIE  
EN RENAISSANCE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522896

Dépôt légal : décembre 2025

À ma famille, mes racines et mon avenir.

À ceux qui m'ont portée, aimée, bousculée ou blessée : vous êtes tous les co-auteurs invisibles de ces pages.

À Bilal, mon amour, mon roc, mon miroir, mon refuge. Merci d'avoir tenu ma main quand mes genoux flanchaient.

À Celui qui connaît la fin dès le commencement. Que ce livre rende gloire à Ta fidélité dans mes vallées, mes silences et mes renaissances.

À toutes les femmes qui pensent être trop sensibles, trop fortes, trop brisées ou trop différentes. Ce livre est un miroir tendu à vos cœurs.

À la petite fille que j'étais, à la femme que je deviens. Tu n'as jamais été perdue : tu étais en train de naître.

À celles et ceux qui se battent pour exister autrement que dans des cases prédéfinies, vous êtes l'avenir. Ce livre est une trace.

À Laurence, ma coach en or. Merci pour ta présence lumineuse, ta bienveillance sans filtre, ton intelligence émotionnelle rare. Tu as mis des mots là où je n'en trouvais plus, tu as éclairé mes zones d'ombre avec douceur, tu m'as aidée à me réconcilier avec moi-même. Grâce à toi, j'ai cessé de me demander si j'étais « trop » ou « pas assez », j'ai compris que j'étais juste moi. Merci infiniment pour tout ce que tu m'as permis de voir, de dire, de devenir.

Pour toi qui lis ces lignes. Si une seule page t'éclaire ou te libère, alors ma mission est accomplie.



## Préface

Il est des livres qu'on écrit, pas pour faire joli ni pour se faire applaudir. Il est des livres qu'on écrit pour survivre, pour guérir, ou simplement pour comprendre.

Ce livre est né dans le silence des nuits blanches, au bord des routes bloquées, entre les murs d'une salle d'attente ou d'une chambre endeuillée. Il est né dans l'épuisement d'une femme qui a tout porté – trop tôt, trop seule, trop fort –, mais qui a tenu bon. Il est né dans le cœur d'une enfant longtemps invisible, d'une adolescente souvent perdue, d'une jeune femme aujourd'hui décidée à ne plus étouffer sa voix.

Ce livre est aussi le fruit de rencontres. Parmi elles, celle avec l'Institut Curie, qui m'a offert un espace de travail où j'ai pu apprendre, grandir, me découvrir autrement.

Je remercie sincèrement et de tout mon cœur tous mes collègues qui ont été de véritables piliers.

Ce soutien discret mais profond a laissé une trace durable dans ma reconstruction.

J'ai longtemps cru qu'il fallait attendre « le bon moment » pour écrire. Attendre d'avoir réussi.

Attendre que les choses soient rangées, cicatrisées, compréhensibles. Mais ce moment n'est jamais venu – et c'est tant mieux. Car ce que je vous offre ici, c'est la vie dans sa vérité brute : celle qui vacille, qui éclate, qui se reconstruit morceau par morceau.

Ce livre n'est ni une leçon ni un règlement de comptes. C'est un chemin. Le mien. Avec ses joies précieuses, ses larmes amères, ses chutes spectaculaires et ses relèvements miraculeux.

J'y ai déposé ce que j'aurais voulu lire quand je croyais être seule. J'y ai écrit ce que je n'ai jamais osé dire à haute voix. Et si, en tournant ces pages, vous y trouvez ne serait-ce qu'un écho de vous-même, alors sachez que ce n'était pas un hasard. Car rien, absolument rien, n'arrive sans raison.

Bienvenue dans mon histoire.

Bienvenue dans ce voyage entre les blessures et la lumière.

Bienvenue dans ma vérité.

Carolane Bayama-Zola

« J'ai cessé de m'excuser d'être différente. Aujourd'hui, je vis pleine, entière, libre. »

Prière du renouveau

Seigneur, Vie, Lumière, ou peu importe le nom que Tu prends aujourd'hui, je T'écris avec ce qu'il me reste.

Donne-moi la force de recommencer.

Donne-moi la patience d'attendre ce qui doit venir.

Donne-moi la foi de croire en ce que je ne vois pas encore.

Je suis fatiguée, mais je veux encore avancer.

Je suis brisée, mais je sais que les cicatrices laissent passer la lumière.

Remplis mes silences.

Purifie mes colères.

Apaise mes nuits.

Et rappelle-moi que, même dans la poussière, je suis une œuvre en cours, et une victoire déjà écrite.

Amen.

Ou simplement : Merci.

# Partie I

## L'innocence blessée

### (2001-2010)

« L'enfance ne disparaît jamais vraiment. Elle se cache dans nos colères, nos silences... et dans ce regard qu'on cherche encore dans les yeux des autres. »

#### Chapitre I

6 juillet 2001. 12 h 35. Clinique d'Alençon. Me voilà en train de pousser mon premier cri après avoir été sortie de force du ventre de ma mère. Je n'ai évidemment aucun souvenir conscient, mais parfois, dans mes cauchemars les plus anciens, je crois ressentir la froideur de la lumière blanche, le cri étouffé des infirmières, le vide immense autour de moi. Mon petit corps tremblait, mon bras était cassé et, déjà, j'étais fragile, brisée, suspendue entre deux mondes. On m'a raconté que ma sœur m'a regardée, toute fripée et le bras en écharpe, et qu'elle a déclaré très sérieusement : « Mais elle est cassée ! » C'était visible, les gens voyaient que j'étais « défectueuse », vulnérable et fragile.

Je ne le savais pas à l'époque, mais apparemment, dans le ventre de leur mère, les enfants sont comme des poissons. Et dès qu'ils sortent, leur respiration est très douloureuse, c'est pour ça qu'ils hurlent.

Toute ma famille et toute la ville entière viennent me voir. Moi. Carolane (prénom choisi par ma plus grande sœur). Née

avec le bras cassé, car on a dû me « ventouser » pour que je puisse sortir. C'est très symbolique le fait que je ne voulais pas sortir du ventre de ma mère et que je suis née avec le bras cassé. Cela signifiait-il que je suis née (ou réincarnée) dans une âme déjà brisée (dont le bras cassé) et que mon âme n'avait peut-être pas tout à fait envie de se réincarner à cet instant précis (d'où la nécessité d'utiliser la ventouse) ?

Dernièrement, je me suis rendu compte qu'avant même ma naissance, ma vieille âme s'était sûrement réincarnée au mauvais moment. Lorsque j'ai été conçue, mes parents (qui n'étaient pas follement amoureux l'un de l'autre par ailleurs) n'étaient pas encore mariés. Dieu merci, de nos jours, dans nos coutumes, ça pose un peu moins (mais vraiment légèrement) problème, mais ce n'était pas le cas à l'époque. Ma mère venait d'arriver depuis peu en France et venait d'apprendre que ma sœur, que je n'ai jamais connue et qui était encore au Congo, venait de décéder alors que ce n'était encore qu'un nourrisson. Trois mois après ma naissance, mon grand frère est décédé d'un terrible accident de voiture avec un poids lourd en venant sur Paris (il venait d'être embauché pour un super poste d'ingénieur). Quelques semaines après, la grande sœur de ma mère est décédée au Congo.

Durant cette période (et pendant plusieurs mois qui ont suivi), je ne voulais pas me nourrir. Tout ce que tous les membres de ma famille s'entêtaient à me donner ressortait sur-le-champ. Je ne mangeais absolument rien. Comme si, dès le départ, j'étais arrivée dans un monde en ruines, au mauvais moment, dans la mauvaise scène d'un film qui avait déjà trop de drames. Ma naissance n'était pas une célébration, elle ressemblait plutôt à une transition silencieuse entre deux deuils. Un frère venait de partir, une sœur n'avait jamais été rencontrée, et moi j'entrais dans ce monde chargé d'absences, de chagrins et de blessures familiales anciennes. J'ai parfois eu l'impression de porter, sans le vouloir, les douleurs qu'on ne disait pas, les secrets qu'on ne racontait plus. Comme si mon arrivée devait panser des plaies, réparer une lignée. Mais comment recoller les morceaux quand on arrive soi-même fêlée ?

Jusqu'à mon entrée en maternelle, j'ai passé tout mon temps à Alençon. Pour que vous compreniez mieux, Chada (ma mère) et Richard (mon père) habitaient à La Celle-Saint-Cloud. Maman Béatrice (l'aînée de la famille de ma mère) et Papa July (Julien) son mari habitaient à Alençon. Ma mère a eu trois filles, Tiffany l'aînée, Julia (ma sœur décédée au Congo que nous n'avons jamais connue) et moi-même la cadette. Maman Béa a eu quatre enfants : Ya (au Congo, on met le pronom « ya » devant le prénom de nos plus grands frères et sœurs en signe de respect) Julien, Ya Perpeti (mon frère décédé), Ya Francess (celle que j'aime appeler « ma GRANDE grande sœur ») et Ya Trésor (la star, le footballeur professionnel). Étant donné que j'ai grandi entre deux (celle d'Alençon et celle de La Celle-Saint-Cloud), j'avais quatre parents, deux grandes sœurs et deux grands frères. Et personne ne faisait de différences, ni même eux. On a grandi comme ça et ça me plaisait bien. J'ai passé énormément de temps à Alençon (il faut dire que je n'aimais pas trop être à La Celle-Saint-Cloud au grand désarroi de mes parents, surtout mon père). À Alençon, c'était la belle vie.

Comme Maman Béa et Papa July étaient un peu plus vieux que mes parents, on avait tout ce qu'on voulait avec Tiffany. On vivait dans une belle maison, avec un beau jardin. Toute la ville nous connaissait et nous respectait parce qu'on était « les petites sœurs de Trésor Luntala ». Toutes les mamans de la ville avaient énormément de compassion pour Maman Béa, elle avait perdu un fils qui était bon et pur, parti trop tôt. Le « parfait » musulman bien ancré dans sa religion (d'ailleurs, quelque temps après, sa femme aussi est décédée). À Alençon, la vie était totalement différente qu'à La Celle-Saint-Cloud. On passait énormément de temps les uns avec les autres. Toutes les familles congolaises étaient très proches. On s'entendait tous, même si j'avais l'impression qu'on avait beaucoup moins de difficultés que maintenant (ou du moins, que j'étais trop jeune pour m'en apercevoir). On prenait tous soin les uns des autres et je n'ai retrouvé cette solidarité-là dans aucune autre ville où j'ai déménagé (je dois dire qu'il y en a très peu). Une petite vie calme et paisible finalement.

Néanmoins, j'avais toujours une sensation étrange. Toujours ce sentiment ou cette sensation d'irréel. De naviguer en eaux troubles. Comme si, dans ma vie, qui avait à peine commencé, je sentais déjà que le monde n'était pas fait pour moi. Pourtant, c'est bien dans ce monde-là que j'ai dû apprendre à respirer, à pleurer... et à vivre. À ma manière. Malgré ça, j'ai grandi. Avec mes silences, mes blessures, et un entourage brisé mais vivant. Et puis un jour, j'ai mis un cartable sur le dos. C'est là qu'une autre aventure a commencé.